

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1850 \(31 mai-18 octobre\) : Une posture politique et publique à établir](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 18 juillet 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Val-Richer, Jeudi 18 juillet 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Eloignement](#), [Famille royale \(France\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Espagne\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie quotidienne \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1850-07-18

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 13

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 18 Juillet 1850

6 heures

C'est aussi l'heure où vous vous levez, me dites-vous. Que faites-vous à cette heure-

ci, aujourd'hui ? Quand vous vous le rappellerez, au moment où vous recevrez ma lettre, la vôtre ne me le dirait que dans huit jours. On aura beau inventer les chemins de fer, les ballons ; on ne supprimera pas l'absence. Je n'ai guère plus de nouveau à vous envoyer d'ici que vous d'Ems à moi.

J'ai fait hier mes visites à Lisieux, par la pluie. Je suis frappé de ce qu'il y a de tranquillité et de ce qui revient de prospérité matérielle dans le pays. Cette société est aussi habile à se défendre du mal qu'inhabile à conserver le bien. Il est vrai qu'en fait de prospérité comme de sécurité, elle se contente à bon marché. Toutes ces existences sont très petites pour la richesse comme pour l'esprit, et elles se soucient peu de devenir grandes, sous l'un ou sous l'autre rapport. Quand on a gagné assez d'argent pour vivre sans rien faire dans sa petite maison de ville ou de campagne, on se trouve assez riche. Quand on sait faire ses comptes et lire son journal, on se trouve assez spirituel. Jamais l'ambition n'a été si courte et si basse. Les proverbes ont toujours raison : on est punis par où l'on a pêché.

Voici où ce mot puni me mène tout à coup à M. de Lamartine. Bien des gens le trouvent bien puni. Je trouve qu'il ne le sera jamais assez. Vous vous rappelez l'article de Croker dans le Quarterly review sur l'évasion du Roi après Février, et la réponse qu'y a faite M. de Lamartine et dans laquelle il a raconté qu'il avait voulu, comme gouvernement provisoire, faire sortir le Roi en sûreté, qu'il était allé trouver M. de Montalivet, qu'il lui avait demandé où était le Roi, et lui avait offert, sur son honneur, de le faire conduire hors de France par quatre commissaires qu'il lui avait nommés, M. Ferdinand de Lasteyrie, M. Oscar de Lafayette, et deux de ses amis personnels, M. de Champeaux ancien officier dans la garde royale, et M. d'Argaud, attaché aux Affaires étrangères. Croker ne lâche pas prise aisément ; il est allé au fond de tous ces dire ; il a questionné le Roi, et par le Roi, M. de Montalivet. Il publie dans le nouveau n° du Quarterly review une réponse à la réponse de M. de Lamartine, et, il affirme que les quatre commissaires proposés par M. de Lamartine à M. de Montalivet étaient, Lasteyrie et Lafayette, oui, mais au lieu des deux derniers nommés dans la réponse, MM. Flocon et Albert, [ouvriers] ! Peut-on concevoir un tel mensonge ? Car entre les deux assertions, je crois à celle de Montalivet. M. de Lamartine s'en tirera par l'absence. Il est à Smyrne. Le Quarterly review ne va pas là.

Voilà un petit désagrément pour Palmerston. C'est encore la Duchesse de Montpensier qui hérite du trône d'Espagne. Si la Reine d'Espagne mourait demain, il aurait de la peine, malgré ses 46 voix de majorité, à faire faire la guerre par son pays pour empêcher l'Infante de succéder. Car elle succéderait en Espagne sans difficulté ; les progressistes seraient les premiers à la reconnaître et Narvaez est toujours là.

9 heures.

Voilà votre lettre. Je n'en ai absolument aucune autre. Quand j'ai celle-là, j'attends les autres patiemment. Comment ne savez-vous pas encore que j'ai été cinq jours sans lettre ? Nous sommes bien loin. Adieu, adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 18 juillet 1850, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1850-07-18

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3429>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 18 juillet 1850

Heure6 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationEms

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

tonne avec adieu pour arriver.
Ji répond une petite lettre au
Dr Wragge. Ji veux d'achever. c'est
charmeant.

cherry la 109^e page, et d'ites moi
qui est l'homme dans l'union de
17^e siècle. ce la puehler St. Julien
qui Escrivait avec ses laquais. Ji
sais? Ji n'en l'ite s'en d'ites, mais
ji ne l'ite pas.

Val Riches - Lundi 18 Juillet 1850

2730

si heures.

C'est aussi l'heure où vous vous
levez, me dites-vous. Les faits, vous à cette
heure-ci, aujourd'hui? Quand vous vous le
rappelleriez au moment où vous recevrez ma
lettre, la vôtre ne me le dirait que dans
huit jours. On aura beau inventer le chemin
de fer, le ballon son on supprimera par
l'absence.

Je n'ai guère plus de nouveau à vous envoyer
d'ici que vous d'ici à moi. J'ai fait hier
mes visites à Lisieux, par la pluie. Je suis
frappé de ce qu'il y a de tranquillité et de
de qui revient de prospérité matérielle dans
le pays. Cette société est aussi habile à se
défendre du mal qu'à habiter à conserver le
bien. Il est vrai qu'on fait de prospérité
comme de sécurité, elle se contente à bon
marché. Faut-il, les existences sont très petites
pour la richesse comme pour l'esprit, et elles
se soucient peu de devenir grandes, soit l'un
ou l'autre rapport. Quand on a gagné

assez d'argent pour vivre sans rien faire dans
sa petite maison de ville ou de campagne, ou
de trouva assez riche. Quand on sait faire
les comptes et lire son journal, on se trouve
assez spirituel. Jamais l'ambition n'a été
si courte et si basse. Les provinciaux ont toujours
raison : on est puni par où l'on a pêché.

Voici où le mot puni me mène tout à
coup. À M. de Lamartine. Bien de gens le
trouvent bien puni. Je trouve qu'il ne le sera
jamais assez. Vous vous rappelez l'article de
Crottes dans le Quarterly Review sur l'élection
du Roi après Decazes, et la réponse qu'il a faite
M. de Lamartine, et dans laquelle il a raconté
qu'il avait voulu, comme gouvernement provisoire
faire sortir le Roi en sûreté, qu'il était allé
trouver M. de Montalivet, qu'il lui avait
demandé aid était le Roi, et lui avait offert,
sur son honneur, de le faire conduire hors de
France par quatre commissaires, qu'il lui
avait nommés, M. Ferdinand de Lasteyrie,
M. Oscar de La Fayette, et deux de ses amis
personnels, M. de Champeaux ancien officier
dans la garde royale et M. d'Angoulême, attaché

aux affaires étrangères. Crottes ne lâche pas prise
aisément ; il est allé au fond de tout, en dire :
il a questionné le Roi, et par le Roi M. de
Montalivet. Il publie dans le nouveau N.° du
Quarterly Review une réponse à la réponse de
M. de Lamartine, et il affirme que les quatre
commissaires proposés par M. de Lamartine à
M. de Montalivet étaient, Lasteyrie et La Fayette
plus, mais au lieu de deux derniers nommés, dans
la réponse, MM. Flocon et Albert, au lieu
deux on concevait un tel mélange ? car, entre
les deux assertions, je suis à côté de Montalivet.
M. de Lamartine s'en tirera par l'abandon. Il
est à Smyrne. Le Quarterly Review ne va pas
là.

Voilà un petit désagrément pour Palmerston.
C'est encore la duchesse de Montpensier qui
hérite du trône d'Espagne. Si la Reine d'Espagne
meurt demain, il devra de la peine, malgré
les 46 voix de majorité, à faire faire la guerre
par son pays pour empêcher l'infante de
succéder. Car elle succéderait en Espagne sans
difficulté, la Progressiste devient la première
à la reconnaître, et Harcourt est toujours là,
9 heures. Voilà votre lettre. Je n'en ai

absolument comme autre. Quand j'ai celle là, j'attends
les autres patiemment. Comment ne s'achève-t-elle ?
Parce encore que j'ai été cinq jours sans lettre ?
Nous sommes bien loin. Adieu, Adieu, Adieu.

2731
Vendredi 18 Juillet 1850.

hier une pluie battante, par d'
promenade, infinie journée.
votre lettre est venue s'ajouter,
à deux autres de Montebello &
Oushat. ils me mandent que
tout tourne à l'Empire. cela
m'indigne, j'espère seulement
que l'Empire me plaira autant
que la république dont je
m'accomode fort bien.

quel drôle de pays que votre
on peut tout faire de travers.
ils sont charmants, ils ne sont
pas grands.

j'attends Constantin aujour-
d'hui. il me dira quelques
nouvelles. j'en aurai par
moi.

4 heures. par un mot